

L'impasse ou l'échappée ?

DIALOGUE ENTRE PIERRE LÉVY
ET ALAIN FINKIELKRAUT

CAHIERS DE MÉDIOLOGIE : Pendant longtemps, l'homme a franchi l'espace au prix du temps. Voilà que les maillages numériques nous font quitter l'espace euclidien pour un espace topologique : quelque chose comme une topographie sans géographie, un espace de plus en plus abstrait qui tend à annuler, idéalement, le temps, la patience du franchissement, les labeurs et les saveurs de la distance. Peut-on considérer cela comme une nouvelle étape dans la domestication de l'espace et du temps, une émancipation de l'homme par rapport à la matérialité brute ? Faut-il s'en réjouir ou non ?

Pierre LÉVY : Je récuse l'idée de substitution. On ne quitte pas l'espace, et la configuration que l'on voit émerger ne va pas remplacer les autres. Ce n'est pas parce qu'on écrit qu'on cesse de parler, ni parce qu'on communique par téléphone qu'on cesse de se rencontrer. Ce qui se produit, c'est une complexification de l'écologie des transports et de la communication, plus qu'une substitution d'un moyen par un autre.

On pourrait même montrer que les transports physiques augmentent proportionnellement aux télécommunications : c'est dans les grandes métropoles mondiales, où l'on utilise le plus le téléphone et les échanges de données numériques, qu'il y a le plus de déplacements effectifs. Les gens concernés par le télétravail sont des cadres supérieurs, des consultants, des commerciaux, des universitaires en colloque, qui ne cessent de se déplacer et qui communiquent par courrier électronique avec leur entreprise ou leurs collègues. Inversement, les lieux où l'on se déplace peu sont aussi

ceux où l'on communique peu à distance. Contrairement à ce que dit Negroponte¹, transport physique et télécommunication participent en fait du même mouvement historique de déterritorialisation et d'augmentation de l'éventail des contacts : plus les bits s'échangent rapidement, plus les atomes se déplacent vite. La seule diminution des transports internationaux qu'on a pu observer ces dernières années était due à la guerre du Golfe, non au développement d'Internet.

Alain FINKIELKRAUT : Les propos de Pierre Lévy tranchent par leur modestie avec ce qu'on entend le plus couramment sur les autoroutes de l'information et sur le nouveau type d'humanité dont elles marqueraient l'avènement. Car on présente en général ces nouvelles technologies comme un facteur de libération et d'accroissement de notre confort. Or est-on réellement plus libre quand le monde est plus disponible ?

On nous promet plus d'accès à plus d'informations. Mais *le problème actuel n'est pas un manque d'information : c'est de trouver la bonne distance vis-à-vis de l'information*. Chacun doit résoudre pour lui-même cette question. Pour justifier l'avancée technologique, on inverse l'excès en une carence que les nouvelles techniques viendraient combler.

Deux émissions de télévision me reviennent en mémoire : *La Marche du siècle*, avec Michel Serres et Pierre Boulez, et un *Bouillon de culture* consacré au cybermonde. Dans les deux cas, on nous expliquait qu'un pas extraordinaire allait être franchi... mais cette révolution était plus invoquée que véritablement décrite. On s'y émerveillait d'avoir numérisé les textes de Malebranche, désormais disponibles sur écran. Mais les *Conversations chrétiennes* existent depuis longtemps en livre de poche. Je m'interroge donc sur le type de besoin auquel répondraient les réseaux.

D'autre part, j'émettrais des réserves à propos de l'empilement des techniques. Il est possible qu'elles ne se substituent pas les unes aux autres, mais j'ai du mal à croire qu'elles se complètent harmonieusement. Sauf évidemment si l'on ne vit que dans un univers de disponibilité, où le voyage sur Internet n'est qu'une nouvelle possibilité qui s'ajoute au vélo, au train et à l'avion. Pourtant, on s'écrit moins depuis qu'on se téléphone, et on s'écrit autrement depuis que l'on s'envoie des télécopies et que l'on ne cache plus les lettres...

P. L. : Mais on s'écrit beaucoup plus depuis qu'il existe le courrier électronique...

1. Nicholas Negroponte, *L'Homme numérique*, Laffont, 1995.

A. F. : Disons qu'il faudrait tout de même s'interroger sur le chevauchement des moyens de communication, et ne pas penser la technique dans une logique additionnelle.

P. L. : Je suis tout à fait d'accord pour critiquer la perspective additionnelle. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai parlé d'une réorganisation de l'écologie des transports et de la communication, et pas simplement d'une addition. A chaque option supplémentaire, le sens des options précédentes se transforme.

Ce qui me gêne, c'est que vous parliez d'Internet à partir de deux émissions de télévision, où ceux qui s'expriment ne connaissent souvent du réseau que ce qu'en disent les masses-médias. Alors qu'il y a des millions de véritables utilisateurs et qu'il existe des revues spécialisées très bien documentées sur le sujet. Quand vous évoquez les propos sur Internet, il faut donc savoir de qui ils proviennent...

A. F. : Mais les utilisateurs eux-mêmes alimentent ces discours...

P. L. : Ce qu'il faut souligner à propos de ces réseaux de communication interactifs, c'est qu'ils émanent d'un véritable mouvement social. Aucun gouvernement, aucune grande entreprise multinationale n'a en effet décidé de faire croître Internet. On nous parle beaucoup de l'armée américaine. Or le réseau qu'elle a imaginé devait donner accès aux chercheurs du domaine militaire à de la puissance de calcul à distance. Il n'était pas conçu comme un système de communication interactif. Cet usage, qui n'était pas dans le cahier des charges du système, s'est dégagé et développé par la bande.

C'est à la fin des années 1980 qu'a commencé la croissance exponentielle du nombre d'abonnés à Internet. Et c'est seulement au début des années 1990 que l'équipe de Clinton a lancé le projet des autoroutes de l'information, et que les industriels du secteur de la communication ont investi dans le projet du multimédia. Les initiatives politiques et commerciales se sont greffées sur un mouvement antérieur, pour le détourner et le récupérer. La presse du début des années 1990 – qui par nature est étrangère à Internet – n'évoque que les grands acteurs médiatiques, économiques et gouvernementaux (Clinton, Al Gore, Bill Gates, les opérateurs de télécommunication, le câble, Hollywood, la télévision interactive...). Mais aujourd'hui, ce qui a réellement évolué dans ce domaine, c'est le développement du World Wide Web², qui n'existait pas à l'époque et pour le développement duquel aucun de ces grands acteurs n'a rien fait. Mis au

2. Hypertexte mondial qui réunit tous les documents indépendamment de leur lieu d'enregistrement physique.

point par dix informaticiens du CERN pour la recherche coopérative entre physiciens, il a été utilisé par de plus en plus de scientifiques et le phénomène s'est étendu. Ensuite, des gens complètement inconnus ont mis en place des interfaces pour naviguer sur le WWW, et c'est devenu mosaïque ou netscape. Personne n'avait prévu le développement du Web, fruit d'un mouvement social parti de la base, alors que c'est aujourd'hui la principale utilisation d'Internet. On ne peut donc pas prévoir ce qui va se passer dans cinq ou six ans. Mais ce ne seront ni les gouvernements, ni Bill Gates, ni Negroponte qui décideront de l'avenir d'Internet.

Pour cerner le contenu de ce mouvement social, je dirais qu'il recouvre trois grandes idées. La première, c'est que *toute connexion est bonne* : à l'intérieur d'un texte (l'hypertexte), entre les documents (le WWW), entre les ordinateurs (pas de barrière nationale, institutionnelle), etc. Dans cette communication transversale interconnectée, n'importe qui peut jouer le rôle d'émetteur³.

La deuxième idée, c'est *l'organisation en communauté virtuelle*, beaucoup plus importante que l'accès à l'information dont parlent les médias. Les communautés virtuelles offrent la possibilité de se rencontrer – indépendamment des appartenances géographiques, institutionnelles, raciales, sexuelles, etc. – autour de centres d'intérêt, de projets ou de goûts communs. Jeux collectifs, groupes d'apprentissage coopératifs ou discussions de café du commerce entre des Québécois, des Suisses et des francophones d'Afrique du Sud... Pour la première fois, un système permet à une communauté de communiquer avec elle-même. Non pas d'un centre vers une périphérie, ni d'un individu vers un autre, mais de groupe à groupe – chacun construisant le contexte et la mémoire de la communauté, grâce à la possibilité d'enregistrer et de classer les messages envoyés.

La troisième idée, c'est *l'intelligence collective*, comme finalité ultime de l'interconnexion et des communautés virtuelles. Si vous lisez les travaux de ceux qui ont imaginé les premiers systèmes de communication interactifs dans les années 1960, vous verrez qu'ils visaient l'augmentation des capacités intellectuelles du collectif. A mon sens, c'est là l'horizon spirituel ou utopique du mouvement social à l'origine du cyberspace. S'agit-il d'un informe magma communautaire ou d'une intelligence émancipatrice qui valorisera les singularités ? La question reste ouverte. Pour moi, c'est un mouvement profondément humaniste, par lequel les intelligences se relanceront au lieu de s'annuler mutuellement, comme dans les foules ou les bureaucraties, à condition d'y travailler. En tout cas, ce qui passionne les

3. Cf. *Et Dieu créa Internet*, op. cit., où Huitéma explique que la vocation d'Internet est d'interconnecter tous les artefacts. En tant qu'ingénieur, son problème est alors de trouver le système d'adressage qui permettra de s'interconnecter à des milliards de points.

internautes, c'est bien plus cette perspective que celle de l'hypermarché mondial dont parlent Bill Gates et les commerciaux.

A. F. : Je ne suis pas gêné par l'argument selon lequel Internet relèverait d'un mouvement social et non d'une manipulation politique, car je ne cherche pas à réfléchir en termes paranoïaques. Mais je ne peux m'empêcher de penser au livre *L'Avenir rural de la France*, où Roland Huro montrait comment le TGV menace le maillage serré de l'espace français, héritage dont nous sommes comptables, en privilégiant quelques têtes de réseau reliées entre elles par quelques heures de trajet, au détriment des autres points de l'espace. Ne pourrait-on pas généraliser ce raisonnement pour se demander si le monde n'est pas en train de se diviser en deux : une élite angélique, pour reprendre les termes de Michel Serres, et les autres ?

Citons quelques passages de Negroponte : « La plupart des enfants américains ne font pas la différence entre la Baltique et les Balkans, ne savent pas qui étaient les Wisigoths et ignorent ou habitait Louis XIV. Et alors ? Pourquoi serait-ce aussi important ? Vous saviez, vous, que Reno est à l'ouest de Los Angeles [...] Pendant que les politiciens se débattent avec l'héritage de l'histoire, une nouvelle génération libérée des vieux préjugés émerge du paysage numérique. Ces mêmes ne sont plus obligés de tabler sur la proximité physique pour avoir une chance de se faire des amis, avec lesquels collaborer, jouer, se sentir proches. La technologie numérique peut être une force naturelle attirant les gens dans une plus grande harmonie mondiale⁴. » L'utopie est manifeste... Mais je constate que la division s'opère et que l'incompréhension grandit à l'égard de tout ce qui relève de l'identité, de la généalogie, de la géographie, de l'appartenance, de l'enracinement... Tout cela est frappé d'interdit ou de mépris. Or, précisément, si j'ai été alerté par ces propos, c'est parce que le livre a été écrit pendant qu'il y avait une guerre dans les Balkans.

Quant au caractère fréquemment messianique des discours sur Internet, il laisse à penser que cette utopie relaye celle du communisme, dont l'espérance consistait aussi en un homme totalement émancipé du lieu : un homme générique. La figure de l'ange est à ce titre intéressante, parce qu'elle fait référence au péché de la chair. Bien sûr, il ne s'agit plus aujourd'hui de dénoncer la débauche, mais plutôt une sorte de péché moderne qui serait la patrie charnelle. Or je ne suis pas du tout sûr qu'il faille en finir avec les pesanteurs de l'appartenance et du passé. Si j'essaie de me placer moi-même dans l'horizon du cosmopolitisme – horizon qu'il

4. Nicholas Negroponte, *op. cit.*, p. 245.

ne faut à aucun prix abandonner – je ne crois pas qu’il doive ni qu’il puisse être atteint par l’arrachement définitif aux identités, aux mémoires particulières, aux appartenances, bref à la géographicité. Étant de quelque part, c’est une illusion de croire que l’on peut être également situé par rapport à tout. Illusion d’autant plus grave qu’elle a des effets politiques dévastateurs. Car elle empêche de comprendre ce qui relève de l’identité, en incitant par exemple à confondre un nationalisme agressif avec la défense d’une individualité nationale.

P. L. : Pourtant, dans l’idée même de communauté virtuelle, il y a l’idée d’appartenance...

A. F. : Mais c’est une appartenance choisie, qui ignore la part de facticité, d’opacité, de non-choisi...

P. L. : C’est une communauté d’affinité que l’on choisit, mais cela n’implique aucun arrachement définitif. Ce n’est pas parce que vous êtes sur telle communauté virtuelle, qui s’intéresse à l’élevage des chats angoras ou aux interprétations d’Heidegger, que vous n’appartenez plus à une région, une famille, une culture et une histoire. En réalité, il se crée de nouvelles frontières plus mouvantes et des appartenances différentes, mais cela ne supprime pas les précédentes : le site Web consacré au vaudou est bien fait par des Africains...

A. F. : Pourtant, je ne crois pas que ce soit une coïncidence si le développement des communautés virtuelles s’accompagne d’une dévalorisation de la notion même de frontière. Quand il s’agit par exemple de faire l’Europe, on nous dit que c’est pour « mettre fin aux frontières », comme s’il s’agissait d’une idée caduque ou ridicule. On assiste ainsi à une reconstruction de la mémoire, qui n’est pas sans rappeler certains textes peu recommandables de l’entre-deux-guerres, qui dénonçaient les frontières au nom de l’Europe allemande... Sauf qu’aujourd’hui, c’est la frontière qu’on soupçonne de fascisme au nom des fameux dangers du « repli identitaire ». La puissance du regard technique est telle qu’il altère notre regard historique, investit notre mémoire et se méprend sur le passé.

P. L. : Ce n’est pas un regard technique : c’est un projet de sociabilité qui se donne des moyens techniques. C’est vrai qu’il y a une idéologie antifrontière parmi les gens qui font fonctionner Internet, mais ce n’est certainement pas une idéologie contre l’identité ou les racines. Les internautes sont

au contraire passionnés par la diversité culturelle : ils reconnaissent que les autres sont différents, et prônent une idéologie ouverte, anarchique, respectueuse de l'altérité en général. On peut les associer au libéralisme philosophique, mais pas au néo-libéralisme à la Bill Gates, en qui ils voient plus un monopoliste qu'un libéral.

C'est pourquoi je suis absolument opposé à la notion d'« autoroute de l'information », qui renvoie aux fibres optiques, aux liaisons satellite, aux canaux et aux connexions physiques, mais qui passe sous silence le projet de lien social original porté par ce mouvement. Le cyberspace, ce n'est pas une infrastructure de communication, c'est une certaine façon de s'en servir, qui a commencé avec le réseau téléphonique et qui s'est développée avec les modems, les logiciels, l'hypertexte, etc.

D'où vient alors cette utilisation stéréotypée de l'imaginaire de la route ?

P. L. : Le mouvement social est occulté par les puissances médiatiques, commerciales et politiques pour lesquels Internet représente des infrastructures à construire, des investissements à rentabiliser, des créations d'emplois, de nouveaux marchés... Alors qu'il s'agit d'une mutation majeure des modes de relation.

Peut-on dire que le site se détache du voyage ? C'est-à-dire que l'accès au site n'impose plus un passage obligé par telle ou telle étape ?

P. L. : C'est beaucoup plus une affaire de poste qu'une affaire de route. Il faut imaginer Internet comme une immense poste électronique parallèle. Quand vous envoyez une lettre, qu'elle transite par bateau ou par avion, ce qui compte c'est le temps qu'elle met pour arriver. Sur le réseau, c'est la même logique, en plus rapide. La métaphore de la route ne me paraît donc pas très bien choisie.

On peut rappeler que le principe de la poste à relais a été parallèlement inventé par les Chinois et les Romains, pour fonctionner au service exclusif de l'État, d'un centre vers une périphérie et d'une périphérie vers un centre. Importé par les Mongols en Europe au XIII^e siècle, ce système a ensuite été aménagé par les monarchies qui commençaient à se construire, précisément autour de certaines frontières. Et c'est seulement à partir du XVII^e siècle que cette infrastructure de poste à relais a commencé à fonctionner pour les individus privés. Au départ, les postillons se faisaient payer au noir par les particuliers, puis c'est devenu un service public pour

tous les citoyens. Je dirais qu'Internet poursuit exactement le même mouvement, vers une communication d'individu à individu qui a toujours été considérée comme subversive.

N'a-t-on pas vu déjà ce même phénomène avec le Minitel ?

P. L. : Le Minitel était impulsé par l'État, et n'a pas été relayé par un mouvement social important. Car il lui manquait cette dimension planétaire, transversale, de tous vers tous, qui enthousiasme les utilisateurs d'Internet. En fait, de même qu'on a seulement trouvé le véritable usage de la poste au XVII^e siècle, ce n'est qu'aujourd'hui que l'on invente le véritable usage du téléphone.

La route est une chose, la manière de s'en servir en est une autre. On peut disposer d'énormes canaux de fibres optiques : si c'est pour faire de la télévision interactive, au lieu de travailler à une intelligence collective, cela ne fait guère avancer la civilisation... Et c'est de l'accès à ces processus d'intelligence collective que dépend la véritable exclusion, bien plus que de l'accès matériel à l'ordinateur ou à la prise.

A. F. : Quelle est la place du monde dans le cybermonde ? Mon inquiétude est là, et toutes les virtualités dont ses projets de sociabilité sont porteurs ne peuvent l'apaiser. Kundera distingue la route du chemin, « en ce qu'elle est une simple ligne reliant un point à un autre ». Le chemin est selon lui un hommage à l'espace, tandis que la route est une triomphale dévalorisation de l'espace⁵. Avec les routes métaphoriques – sédentarité à laquelle on impute toutes les facultés du voyage – ne franchit-on pas un cran supplémentaire dans cette dévalorisation de l'espace, dans cette perte du monde et du chemin ? Je suis d'ailleurs frappé qu'on aie besoin de parler de cyberespace et de cybermonde. Le téléphone a produit d'importantes mutations, mais on ne l'a pas pour autant défini comme un monde. Dans ce concept de cyberespace, il y a comme une volonté démiurgique de remplacer le monde mal fait de la création par un autre, plus parfait...

P. L. : Mais c'est le monde de la culture, le monde de l'écrit !... Pensez au père Mersenne, qui organise au XVII^e siècle la république des esprits. Savants et philosophes peuvent alors rester chez eux, écrire des lettres et les mettre à la poste. Pourquoi s'échangent-ils toutes ces correspondances au lieu de passer leur temps sur les chemins cahoteux ? Est-ce pire que de se déplacer sur les routes ? Je pense au contraire qu'il y a là quelque chose de

5. Voir l'Anthologie ci-après.

très beau... Or Internet n'est jamais qu'une poste un peu plus perfectionnée. C'est par référence à la science-fiction qu'on a utilisé le terme de cyberspace. Mais oublions la science-fiction. Dans la réalité, l'utilisation d'Internet relève à 98 % de la lecture et de l'écriture et, dans une moindre mesure, de l'échange d'images et de sons.

Lorsque j'utilise Internet, je passe d'abord une heure à lire mon courrier, à y répondre, à aller sur les forums de discussion électronique, à lire ce que d'autres ont écrit, à essayer de comprendre, à suivre les références éventuelles, etc. C'est exactement comme quand vous lisez un texte intéressant. Simplement, quand vous trouvez une citation, au lieu d'aller chercher le livre cité dans une bibliothèque, vous vous rendez sur son site électronique, pour suivre éventuellement d'autres références. Ce sont des opérations intellectuelles classiques de l'univers écrit, avec cette seule différence que l'interconnexion est immédiate. Est-ce que vous dites que les lecteurs perdent leur temps devant du papier ? Pourquoi en serait-il autrement pour ceux qui passent des heures devant des écrans ?

C'est une chose de restructurer le monde en réseau. C'en est une autre de faire de ce réseau un monde. Là où il y a un monde, il y a des bords, c'est-à-dire des frontières, un dedans et un dehors et, en vertu de l'incomplétude, une transcendance... Dans quel sens peut-on donc employer ce terme de monde ? Peut-il y avoir un universel sans totalité ?

P. L. : Je pense que l'idée d'universel est profondément liée à l'écriture. Dans une culture orale, les gens qui sont en communication discursive les uns avec les autres sont quasiment toujours dans le même espace et dans le même temps : ils partagent le même contexte spatio-temporel. Avec l'écriture, vous pouvez recevoir un message qui a été écrit il y a cinq cents ans, ou dont l'auteur est à dix mille kilomètres. L'émetteur et le récepteur ne partagent plus le même contexte. Cela pose d'importants problèmes sur le plan de la pragmatique de la communication. Du côté de la réception, on invente une technologie de l'interprétation, l'herméneutique, ainsi que des instruments linguistiques : grammaire, dictionnaire... Du côté de l'émission, on essaie de construire des messages qui soient le plus indépendants possible de leurs conditions de production. Qu'est-ce qu'un message universel ? C'est un message construit pour être reçu indépendamment de tout contexte. Exemple classique : les éléments d'Euclide. Vous avez des définitions, des axiomes, des démonstrations, des théorèmes, et à partir de ces

théorèmes, d'autres théorèmes, etc. Tout est autocontenu. Il n'y a pas besoin de faire appel à une autorité, à une tradition, à une expérience : c'est universel.

Si l'on accorde aujourd'hui une valeur universelle à certaines mythologies orales, c'est précisément parce qu'elles ont été transcrites. On ne peut entrer dans leur système de transmission orale, mais à partir du moment où leurs messages passent dans l'écriture, ils deviennent universels. Même l'universalité en art est très liée à l'imprimerie. Le musée virtuel de Malraux ne peut se comprendre que parce qu'il y a la photographie imprimée, les catalogues qui peuvent circuler...

Revenons-en à Internet, qui découple universel et décontextualisation. L'universel se construisait jusqu'alors sur la clôture du sens. Tout le monde devait donner la même interprétation, ou une interprétation compatible, même si ce n'était pas une interprétation exacte. Une certaine forme de totalisation était liée à cet universel. Aujourd'hui je pense qu'on est en train de construire une forme d'universel qui n'est plus liée à une clôture du sens ni à la constitution d'une totalité : c'est un universel par contact, par interconnexion. Pourquoi? Parce que, justement, on partage de nouveau le même contexte. C'était la déconnexion qui fondait la nécessité de la décontextualisation. Dans le cyberspace, n'importe quel document est relié aux autres et aux communautés virtuelles qui peuvent en rendre compte, le commenter, etc. Et tout cela est constamment en mouvement, en transformation, en flux. Un peu comme dans les communautés des sociétés orales, mais évidemment sur une autre échelle : sur l'orbite planétaire. Il me semble qu'on est donc en train de construire une vraie forme d'universalité, parce qu'elle contient l'idée d'humanité, à travers l'intelligence collective, mais sans clôture.

A. F. : On considère néanmoins l'appartenance, l'ancrage, la territorialité comme des reliques d'un autre âge...

P. L. : En tout cas, plus il y a interconnexion, moins il y a de totalisation possible. Imposer une organisation de la connaissance ou une hiérarchie des valeurs devient impossible. Et c'est parce que cela fait peur à beaucoup de monde que l'on stigmatise l'aspect « chaotique » du réseau. En réalité, il est faux de prétendre que le savoir n'est plus organisé. Car chaque site Web possède sa propre organisation : c'est l'ensemble des autres sites ou documents reliés, qui constituent un filtrage et induisent par conséquent

des hiérarchies. Mais il n'y a plus de point de vue divin ou englobant, comme il y avait par exemple un ordre dans l'architecture classique de la science, c'est-à-dire une classification organique. Car il y a d'autant plus de lignes de fuite et de points d'entrée d'hétérogénéité à l'intérieur de l'espace de communication qu'il y a de connexions, et aucune clôture ou totalisation ne peut s'opérer. Internet est donc non seulement planétaire de fait, mais aussi universel en droit...

Vous venez en somme d'expliquer pourquoi la communauté virtuelle ne peut produire une communauté politique...

P. L. : En effet. L'Internet Society, qui « contrôle » le réseau, est d'ailleurs explicitement conçue pour ne pas fonctionner comme un organisme décisionnaire ou dirigeant : elle se contente de régler le consensus, la circulation, l'intelligence collective.

Et qu'en est-il si l'on pense, non en termes d'autorité verticale, mais en termes de collectifs d'appartenance ?

P. L. : Internet n'empêche pas l'existence d'une multitude de petits univers qui opèrent des clôtures. Mais ces univers se forment, se croisent et se dissolvent constamment, obligeant les utilisateurs à se reconnaître dans plusieurs appartenances.

A. F. : Il faut choisir : soit ce dispositif n'est qu'un téléphone amélioré, soit c'est l'apparition d'une nouvelle universalité, autrement dit l'ultime utopie. Or je pense que l'universel peut difficilement se réduire aux techniques qui l'ont rendu possible, même si l'on ne peut faire abstraction des instruments, dont nous sommes nous-mêmes les instruments... Il a fallu par exemple un « petit miracle » pour accéder à l'universalité dans la littérature, et ce miracle n'est pas réductible à l'apparition d'un nouveau dispositif : il se produit lorsque Homère prend le deuil pour le malheur des Troyens, alors qu'il raconte une histoire grecque. Pour qu'il y ait littérature, il ne faut pas seulement une technique : il faut qu'on pleure avec Priam... On pourrait dire la même chose de la Bible : « Tu aimeras l'étranger parce que tu as été toi-même un étranger en pays d'Égypte » : tel est le fondement de son universalité.

P. L. : Je n'ai jamais pensé qu'il puisse y avoir des formes culturelles produites par les techniques. La technique ouvre des possibilités, et ce sont les

acteurs historiques, sociaux, humains qui en font quelque chose. S'il y a un rapport entre démocratie et alphabet, cela ne signifie pas que partout où l'on pratique l'alphabet, on pratique la démocratie. Rendre possible et conditionner n'est pas déterminer.

J'essaie seulement de rendre compréhensible ce mouvement en lui donnant un sens. On ne peut le réduire à un projet de supermarché mondial ou de domination américaine de la planète. Car la notion de fraternité y est techniquement matérialisée par l'interconnexion, et celle de liberté techniquement traduite en logiciels de cryptage et de décryptage accessibles à tous. Pour la première fois l'individu a entre les mains le pouvoir de communiquer avec un autre sans qu'aucune puissance étatique puisse interférer.

A. F. : On est vraiment dans un schéma libéral...

P. L. : Je placerais plutôt Internet dans la poursuite de la philosophie des Lumières.

A. F. : Ou du communisme...

P. L. : Oui, mais le stalinisme n'a rien à voir avec la philosophie des Lumières.

A. F. : Dans l'illusion communiste, si. Mais je ne cherche pas du tout à élabousser la nouvelle utopie de toutes les horreurs commises par cette autre aspiration utopique.

P. L. : Êtes-vous contre les bibliothèques publiques, ou contre le principe d'accessibilité ?

A. F. : Non, bien sûr. Mais il y a aujourd'hui une nouvelle menace d'enracinement dans la technique. C'est notre nouvelle demeure, notre nouvelle patrie. En ce sens, Internet confirme la métaphore particulièrement juste du village global. Le village, c'est l'esprit de clocher, et il y a un esprit de clocher du village global : c'est l'intolérance envers l'autochtone, qui succède à l'intolérance envers l'autre. Si l'on veut lutter pour l'émancipation et sortir de l'enracinement, peut-être faut-il garder une distance d'autant plus nécessaire que la technique se développe.

P. L. : On ne peut parler de la technique en général. Une centrale nucléaire et un poste de téléphone sont tous deux des objets techniques. Mais si les

Russes ont développé les centrales, ils détestent en revanche les téléphones, les machines à écrire, les photocopieuses, les fax...

A. F. : C'est vrai. D'où leur échec. Ils voulaient la technique et le contrôle de l'État.

P. L. : Ce que je constate, c'est que les régimes totalitaires ont toujours rejeté les moyens de communication autonomes. Il y a comme une antipathie viscérale des régimes totalitaires à l'égard des instruments de communication transversaux, qui donnent aux individus la capacité de se connecter librement aux autres et de diffuser des informations.

illustration à venir

Dessin de
Darcia
Labrosse,
1996.
© D. Labrosse.

Pierre Lévy est professeur en sciences de l'information et de la communication à l'université Paris VIII. Dernier ouvrage publié : *Qu'est-ce que le virtuel?*, La Découverte, 1995.
Alain Finkielkraut est professeur à l'École Polytechnique. Derniers ouvrages publiés : *La Mémoire vaine : du crime contre l'humanité* (Gallimard, rééd. 1992), *Comment peut-on être Croate ?* (Gallimard, 1992), *L'Humanité perdue* Seuil, 1996).